

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1^{er} de chaque mois, ou commencer avec le 1^{er} numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



Gérant

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à **Hector A. Proulx, Gérant.**

ANNONCES

Première insertion, 10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne
Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : }
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emaprons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
\$1 PAR AN }

SOMMAIRE.

Revue de la Semaine :—Dialogue entre un Acadien et un Canadien-français, au sujet de certaines questions soulevées par une lettre de Monseigneur l'Archevêque d'Halifax.

Causerie agricole :—Propos d'étable (Suite).—Les convictions de M. Riedesel.

Sujets divers :—Souvenirs du pays de nos gens, (Suite).—Simple boutade. — Les fermes expérimentales. — Clôture de l'Exposition de Paris.

Choses et autres.

Recette :—Comment on prévient sûrement la pourriture de la pomme de terre.

Malgré l'appel à tous nos abonnés de payer leur abonnement cet automne, il en est encore qui n'y ont pas répondu. Que ceux là ne soient pas étonnés si nous usons de rigueur envers eux s'ils prolongent encore ce retard au-delà de cette saison.

REVUE DE LA SEMAINE

(De l'Événement)

Dialogue entre un Acadien et un Canadien-français, au sujet de certaines questions soulevées par une lettre de Monseigneur l'Archevêque d'Halifax.

L'ACADIEN

Monsieur, vous êtes du Canada : je suis bien aise de vous rencontrer et de vous demander quelques explications, sur des choses que j'ai lues, dans une lettre de Monseigneur l'Archevêque d'Halifax, publiée dans l'*Évangéline* du 28 août dernier, p. 3, colonne 2. On y trouve d'abord que les Provinces Maritimes sont très bien pour-

vues de collèges et de séminaires, et que la jeunesse acadienne, sous ce rapport, n'a rien à envier au Canada.

LE CANADIEN-FRANÇAIS

S'il en est ainsi, pourquoi donc tant de jeunes gens des Provinces Maritimes viennent-ils recevoir l'instruction au Canada ? Comme il n'y a rien dans l'ordre temporel, de si précieux que le temps et l'argent, pourquoi cette dépense inutile ? "ut quid perditio hæc ?" pour chercher ailleurs ce qu'on possède en abondance chez soi. Mais, examinons cette question en détail : d'abord, le diocèse de Halifax, vous le savez comme moi, est absolument dépourvu de collège et de séminaire. C'est en vain qu'on a donné ce titre à des écoles académiques ; personne n'en a été la dupe ; et les grands noms ne chargent point la nature des petites choses. Comment une ville fondée en 1749, la capitale d'une province importante, une ville qui possède un évêque depuis 70 ans ; élevé à la dignité de Métropole, depuis près de 40 ans ; qui compte une population catholique de 15 à 20 mille âmes, renommée par sa foi, sa générosité et sa richesse, comment une ville avec tant d'éléments de succès, est-elle privée jusqu'à ce jour, d'un bon collège classique ? Pourquoi les bonnes familles d'Halifax sont-elles obligées d'envoyer leurs fils à l'étranger, ou dans les lycées protestants, pour leur procurer une instruction complète ? Pendant que les protestants possèdent le collège de Dalhousie et l'université de Windsor, les catholiques de Halifax sont dans une pénurie complète. Je sais que, dans ces derniers temps, les Pères de la Compagnie de Jésus, secondés par des citoyens influents, ont fait des tentatives, pour doter cette ville d'un collège ; mais leurs efforts ont échoué, devant une opposition sourde, occulte et inexplicable.

Enfin, l'impuissance d'Halifax est si bien démontrée, que pour arriver à un établissement de ce genre, il faut s'adresser aux Acadiens de la Baie Ste-Marie, en invoquant le nom d'un prêtre français, célèbre par ses travaux

apostoliques, tout en déclarant que les français sont des têtes surexcitées. Puis on a le courage d'affirmer que les Acadiens peuvent trouver, (nous parlons du diocèse de Halifax) une instruction aussi complète que dans aucune institution du Canada. Quelle comparaison peut-on faire entre deux termes, où d'un côté on trouve tout, et de l'autre rien ?

Dans les diocèses d'Antigonish et de Charlottetown, vous avez les collèges de St-Frs.-Xavier et de St-Dunstan, où on fait de bonnes études et d'où il est sorti des sujets distingués. Mais, ces deux institutions étant exclusivement anglaises, les Acadiens qui veulent conserver la langue française ne sauraient y trouver ce qui leur convient !

Reste le collège de Memramcook. Ici, il faut le dire, les Acadiens trouvent un cours d'études tel qu'ils le peuvent désirer. Mais, outre que cette maison est située dans une autre province, elle a été, jusqu'à présent, peu encouragée par le diocèse d'Halifax, quel qu'en soit le motif.

L'ACADIEN

Notre illustre Archevêque déclare qu'il ne peut admettre aucune distinction de race.

LE CANADIEN-FRANÇAIS

Cette déclaration semble vous donner une précieuse garantie, pour l'avenir. Mais il arrive, quelquefois, dans un diocèse mixte, que le sanctuaire devient l'apanage d'une tribu privilégiée, et que des enfants légitimes sont déshérités, dans la maison du père de famille. Ainsi, dans le diocèse de Halifax, les Acadiens n'ont pas encore la consolation de voir un de leurs enfants élevé à la prêtrise.

On m'assure toutefois qu'il y en a un ; mais il est devenu prêtre, parce qu'il a quitté le diocèse, pour entrer dans un ordre religieux. Dans la liste des jeunes séminaristes qui viennent de Halifax, faire leurs études cléricales en Canada, on n'y a pas encore trouvé un nom acadien. On dit même qu'on refuse de reconnaître dans vos compatriotes les qualités intellectuelles et morales, propres à l'état ecclésiastique.

L'ACADIEN

Que pensez-vous de cet axiôme formulé dans la lettre sus-mentionnée : "Point d'Irlandais, point d'Écossais, point d'Acadiens, mais simplement des catholiques."

LE CANADIEN-FRANÇAIS

Ce prétendu axiôme a été inventé aux États-Unis (le pays des grandes découvertes) pour se donner le droit de dépouiller les allemands et les autres nationalités de leurs langues nationales. Nous allons soumettre ce nouvel axiôme à l'analyse et vous en verrez tout de suite l'absurdité et l'injustice.

Prétend-on qu'un individu ou un peuple, ne peut être catholique, en conservant sa langue, son caractère natio-

nal, les traditions et les souvenirs de sa patrie ? Par exemple, demandez aux Irlandais, s'ils sont disposés à renier tout ce qu'on vient de dire, parce qu'ils sont catholiques : ils croiront vraiment que vous les insultez. Jamais nation catholique n'a porté plus loin le sentiment national, uni avec le sentiment religieux ; et c'est ce qui a fait la force des Irlandais dans le malheur, et leur a acquis l'admiration et la sympathie de tout le monde. Mais, par quelle contradiction, voudraient-ils contraindre une autre nationalité catholique à faire un sacrifice devant lequel ils reculeraient avec indignation ?

C'est encore ce double sentiment, religieux et national, qui animait vos pères, lorsque, traînés devant les gouverneurs de Halifax, ils répondaient, avec une constance inébranlable : "Nous sommes catholiques et nous sommes français ! Jamais nous ne renoncerons à notre religion ! Jamais nous ne porterons les armes contre les Français, qui sont nos frères !" Et ils ont été dépouillés de leurs biens, traînés en exil, soumis à toutes sortes de cruautés et d'oppressions, sans jamais démentir cette profession de foi et de patriotisme chrétien. Sous ce rapport, je trouve une ressemblance frappante, entre les Irlandais et les Acadiens. Pourquoi, après avoir combattu pour la même cause et avec les mêmes armes, ces deux races deviendraient-elles ennemies ? Par quel sentiment de jalousie inexplicable, l'une voudrait-elle opprimer l'autre ?

Je vous laisse à juger vous-même, si le caractère de catholique est incompatible avec le caractère national.

Si on veut dire que toutes les nations qui composent la grande famille catholique doivent être unies par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, par la soumission aux mêmes pasteurs ; c'est alors ce qu'on appelle en anglais un *truism*, c'est-à-dire une vérité élémentaire qu'un enfant de la dernière école de village connaît aussi bien que le Docteur en théologie. Dans ce cas on n'a rien dit de nouveau, en croyant dire beaucoup.

Mais, peut-être a-t-on voulu dire que les Acadiens de la Nouvelle-Écosse doivent renoncer à leur langue, pour adopter celle des Écossais, ou celle des Irlandais ? Ou bien encore, que les Écossais et les Irlandais doivent adopter celle des Acadiens ? Assurément, on répondra non ! car le premier attribut de l'homme est le bon sens. Si on répond oui ! on se trouve en contradiction avec la déclaration de Léon XIII dans son encyclique du 10 décembre 1888, *Quam arumosa et calamitosa*, et avec le consentement unanime de tous les peuples catholiques, depuis l'établissement du christianisme.

Ainsi, de quelque côté qu'on retourne ce prétendu axiôme, on n'y trouve que des conséquences absurdes, et c'est faire à cette proposition tout l'honneur possible, en la traitant seulement d'extravagante. — (A suivre)

CAUSERIE AGRICOLE

Propos d'Etable.---Suite.

LES CONVICTIONS DE MR RIEDESEL.

1. Il faut à chaque bête, pour être complètement nourrie et rassasiée, aux plus grandes bêtes plus, aux plus petites moins, une quantité de nourriture proportionnée à sa masse, c'est-à-dire au poids de la bête vivante.

2. L'alimentation ne peut être complète que si les aliments contiennent une quantité suffisante de principes nutritifs.

On sait que le foin est plus nutritif que la paille, les grains plus que les racines etc. (1)

3. Pour qu'une bête soit complètement rassasiée, il faut que les aliments forment un volume suffisant pour remplir au point convenable les organes de la digestion et de la rémunération.

4. Il est nécessaire qu'une bête soit entièrement rassasiée, pour que les principes nutritifs contenus dans les aliments lui profitent autant qu'il est possible. Si l'estomac n'est pas suffisamment lesté, les aliments ne peuvent être convenablement digérés et le corps ne s'assimile pas la totalité des principes nutritifs qu'ils contiennent.

5. On obtient la démonstration que les bêtes sont suffisamment nourries par le fait qu'elles sont dans l'état le plus prospère et remplissent entièrement le but de leur destination.

6. La preuve qu'elles sont rassasiées résulte de ce qu'elles ne veulent plus manger. Une bête, régulièrement et complètement nourrie, mange jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée et pas plus qu'il ne convient à son bien être. Il n'y a que les bêtes qui souffrent de la faim qui se donnent des indigestions.

7. La nutrition et la satiété, au point le plus convenable, ne s'obtiennent que par de bon foin, ou du fourrage tel qu'il équivale à ce bon foin en facultés nutritives et en volume.

8. Une partie des principes nutritifs contenus dans le fourrage est, avant tout, nécessaire à l'entretien de la vie (c'est cette partie de la ration que nous avons déjà nommée *Ration d'Entretien*).

9. L'entretien de la vie, or pour parler plus exactement, le maintien de l'animal au même poids, exige une quantité de principes nutritifs proportionnée à ce poids de l'animal vivant.

10. Si les principes nutritifs contenus dans les aliments ne sont pas suffisants pour cet entretien, la bête diminue de poids; si, au contraire, il y a excédents de principes nutritifs, la bête augmente de poids, elle engraisse, elle grandit, ou elle fourrit d'autres produits par le travail, le lait, etc.

11. L'Entretien de la vie chez les bêtes à cornes exige par jour 1 livre 10 $\frac{1}{2}$ onces de foin ou l'équivalent pour chaque cent livres du poids de l'animal vivant, soit un

soixantième du poids de la bête, c'est-à-dire qu'une vache de 400 livres aurait besoin de 6 livres 10 onces de foin pour sa *ration d'entretien*.

12. Pour que l'animal soit complètement rassasié, il lui faut par jour un huitième de son poids de bon foin, soit 3 livres 5 onces par chaque 100 livres de son poids, soit pour une vache de 400 livres 13 livres et 4 onces.

13. Outre le trentième de son poids en substances sèches, l'animal a besoin de 4 trentième d'eau ou de tout autre liquide contenu dans les aliments, soit 5.28 gallons d'eau pour une vache de 400 livres.

14. Etant donné les chiffres que nous avons posés dans les 3 paragraphes ci-dessus, on voit que la $\frac{1}{8}$ de la ration totale est *nourriture d'entretien* et l'autre moitié *nourriture de production*, de laquelle résultent la graisse dans les bêtes à l'engrais, la croissance chez les jeunes animaux, le lait et la formation du veau chez les vaches.

15. Le fourrage de production (ce fourrage étant toujours supposé du foin ou l'équivalent) produit chez les vaches laitières, pour chaque livre de fourrage, une livre de lait ou un once d'accroissement du veau dans le sein de la mère; et pour les élèves et bêtes en graisse 10 livres de fourrage donnant 1 livre d'augmentation de poids de l'animal.

16. Il résulte de ceci qu'une vache mange dans une année (de 360 jours pour faire un compte rond) 360 fois 3 livres 5 onces ou soit en chiffres ronds 1200 livres de foin pour chaque 100 livres de son poids, soit 4800 livres de foin pour une vache de 400 livres, soit 12 fois autant de livres de foin qu'elle pèse vivante.

17. De la totalité de ce fourrage consommé la $\frac{1}{8}$ forme la *ration d'entretien*, l'autre $\frac{7}{8}$ la *ration de production*. La ration de production est donc de 600 livres, soit 600 livres par chaque 100 livres de poids, soit 2400 livres pour une vache de 400.

18. Cette *ration de production* d'après ce que nous avons dit (15) devrait produire un poids égal de lait, s'il ne fallait en déduire la quantité nécessaire à la formation et à l'entretien du veau. Cette quantité est de 10 livres de fourrage de production pour chaque livre de poids du veau à sa naissance.

19. Le veau pèse à sa naissance (du moins c'est ce que j'ai trouvé au terme moyen) un dixième du poids de sa mère. Il pèse donc par chaque 100 livres du poids de sa mère 10 livres qui consomment (18) 100 livres de la ration de production de sa mère.

20. Déduction faite de ces 100 livres, il reste encore 500 livres, qui (17) doivent produire un poids égal de lait, soit 5 fois autant que le poids total de la vache, puisque par chaque cent livres de son poids la vache donnant 500 livres de lait nous aurons pour notre vache de 400, 2000 livres de lait. (1)

21. On sait très bien qu'une vache ne donne pas cette quantité de lait également répartie sur chaque jour de l'année; il n'est pas non plus nécessaire de dire que dans

(1) Les savants ont donné un tableau comparatif de la valeur nutritive des divers aliments du bétail. Nous le publierons ensuite de cette étude avec quelques commentaires.

(1) La pinte impériale de lait pesant environ 2 livres 13 onces. 2000 livres de lait représentent environ 235 gallons ou 940 pintes de lait.

toutes ces observations et tous ces calculs je n'ai pu prendre que ces termes moyens. Pendant les 4 semaines qui suivent le vêlage, la vache fournit du lait en quantité égale à $3\frac{1}{2}$ pour 100 de son poids, soit 13 livres $\frac{1}{2}$ pour notre vache, soit un poids égal à la ration de foin quotidien totale. Mais peu à peu, et dans une proportion qui est à peu près régulière, elle donne chaque jour moins de lait, jusqu'au moment où elle tarit tout à fait, six semaines ou deux mois avant de mettre bas.

Tels sont les résultats de mes observations, de mes essais et de mon expérience sur mes vaches, soignées et nourries par les Suisses que j'avais engagés, (et dont nous avons parlé dans le dernier numéro de la *Gazette*).

De l'application de ces principes, j'ai obtenu et j'obtiens encore les résultats les plus satisfaisants.

Ces principes sont d'ailleurs tellement vrais et de connaissance si vieille que la pratique les a traduits sous cette forme un peu triviale, mais bien expressive.

« Une vache est une armoire, d'où on ne peut tirer que ce qu'on y a mis. » — (*A suivre*).

Souvenirs du pays de nos gens.

(Suite)

La laiterie dans le Bessin, de même que le grenier à blé dans les plaines de la Beauce, est l'appartement qui attire toute la sollicitude du fermier. La laiterie est toujours placée au rez-de-chaussée (1er étage en Amérique) disposition commandée non-seulement par les exigences du ménage, mais aussi par la quantité considérable d'eau employée. Elle est construite au nord et à l'abri du vent du sud, dont on regarde l'influence comme mauvaise pour le lait. Afin de faciliter la ventilation, on ménage des courants d'air; et dans quelques laiteries modèles, des tuyaux souterrains, débouchant dans l'intérieur, vont prendre l'air au dehors du bâtiment. Jamais la laiterie n'est placée dans le voisinage des fumiers, des étables, etc.; on la protège scrupuleusement contre toute émanation fétide.

Un thermomètre placé dans toutes les laiteries du Bessin permet de vérifier facilement si la température de l'appartement est au degré le plus convenable, c'est-à-dire environ 12 à 13° (53 à 55° Fahrenheit) et l'on obtient ce degré en chauffant la laiterie pendant l'hiver, en la rafraîchissant pendant l'été. Le chauffage se fait, tantôt au moyen de réchauds remplis de charbon de bois, dont on a rejeté les fumées, tantôt en se servant de poêles ordinaires; dans quelques grandes laiteries on a commencé à établir des calorifères. Pour obtenir en été un abaissement de température, on arrose constamment les dalles, dans lesquelles très souvent on ménage une rigole que l'on remplit d'eau s'écoulant par un orifice.

Les Serènes étant rangées dans la laiterie, généralement sur les dalles ou à peu de distance du sol, on se garde de remuer ces vases pour ne jeter aucune perturbation dans la séparation de la crème.

Dans une laiterie bien tenue, on attend généralement 24 heures en été, 48 heures en hiver avant d'écrémer;

mais ce n'est pas là une règle fixe: l'écrémage doit être pratiqué suivant la formation de la crème.

La crème enlevée au moyen d'un instrument en fer blanc nommé écrémoir, dont les trous laissent échapper le lait, est déposée dans un autre vase en grès. Ce vase, qui contient la matière première du beurre, devient l'objet de soins encore plus minutieux que ceux qui ont été donnés aux serènes avant d'y mettre le lait.

Afin que la fermentation du lait et la température élevée de la laiterie n'exercent une fâcheuse influence sur la crème, les vases contenant cette substance sont déposés dans un appartement distinct attenant à la laiterie dont il forme une dépendance et on les y laisse jusqu'au moment de convertir la crème en beurre.

C'est aujourd'hui un fait répété incontestable dans le Bessin que plus la crème est fraîche, c'est-à-dire de date récente, plus le beurre est délicat. Aussi s'efforce-t-on de faire le beurre le plus souvent possible. Dans les grandes fermes on le fait deux fois par semaine et même souvent trois fois lorsqu'on en a les éléments.

La conversion de la crème en beurre, ou le *battage*, s'effectue en dehors des appartements où fermente le lait et où la crème est déposée. Dans les fermes importantes, cette opération s'effectue dans un appartement appelé *laverie* et qui est doté d'une pompe dont l'usage est d'une utilité; soit pour le rafraîchissement de la laiterie, soit pour le lavage du beurre.

Dans les grandes exploitations, on commence à faire le beurre dès 2 heures du matin pendant l'été, la fraîcheur étant considérée avec raison comme une des conditions les plus importantes de la bonne fabrication du beurre. Cette opération dure de 1 à 3 heures, suivant la saison, avec le système de baratte ordinaire.

A la sortie de la baratte, le beurre ne forme point une masse unique, il est toujours divisé en fragments plus ou moins considérables, que l'on réunit sur une table et que l'on pétrit en une motte dont le poids répond à l'importance des exploitations. Le rendement en beurre varie beaucoup suivant les vaches et les aliments, mais on est d'avis qu'il faut en moyenne 12 pintes de lait pour faire 1 livre de beurre.

La race cotentine, qui existe seule dans le Bessin, serait au dire de M. le comte de Kergorlay, la première race laitière du monde. Il cite à l'appui de son opinion les chiffres suivants: Les meilleures vaches donnent de 26 à 35 pintes impériales de lait par jour, il en est qui rendent jusqu'à 24 lbs de beurre par jour également, bien que leur produit en lait ne dépasse pas alors 20 pintes. Le rendement ordinaire n'atteint pas ces proportions; mais les moyennes sont 19 pintes de lait et 14 livre de beurre par jour.

Une fois ramassé en mottes, le beurre est soigneusement recouvert d'un linge très propre, puis placé avec de la paille dans un panier, c'est dans cette condition qu'on l'expédie pour la vente.

Les grands marchés locaux consacrés à la vente des beurres du Bessin étaient Bayeux, Isigny et Trévières,

mais depuis les chemins de fer, la facilité des communications fait de Paris le centre principal de cette industrie dont le produit pour le seul arrondissement de Bayeux monte annuellement entre \$2,000,000 à \$2,500,000.

La superficie de l'arrondissement de Bayeux doit être de 275,000 arpents carrés et sa population de 70,000 âmes environ.

Simple boutade.

Un journaliste voyageant dernièrement en chemin de fer prêta son journal à l'un de ses voisins. Comme celui-ci le lui rendit en lui disant qu'il l'avait trouvé très intéressant, le journaliste l'engagea à prendre un abonnement. A quoi l'autre répondit : " Je n'aurais pas le temps de le lire."

Alors le journaliste de l'interroger sur sa profession. Je suis cultivateur, dit le voyageur. Autant vaudrait donc, répliqua son interlocuteur, me répondre : Voici une belle et bonne charrue mais je n'aurais pas le temps de m'en servir. Pourquoi vous êtes-vous mis dans l'agriculture ? Pour faire de l'argent n'est-ce pas ? Et c'est juste. Mais voyez comme il devient nécessaire de se renseigner. Les contrées de l'Ouest font aux vieilles provinces une concurrence énorme. Il faut donc apprendre à lutter avec avantage. Où puiserez-vous les renseignements nécessaires ? Dans les journaux, les journaux spéciaux surtout. Ne dites donc pas : Nous n'avons pas le temps de lire. Mieux vaudrait répondre : Nous n'avons pas le loisir de labourer.

Travailler n'est pas tout, il faut travailler utilement avec profit, en profitant de toutes les améliorations introduites dans la culture par des gens habiles et entreprenants, en se tenant au courant des besoins du marché et des produits de vente avantageuse.

Les fermes expérimentales.

Nous recevons réception à L'Hon. C. A. P. Pelletier, de la brochure " Les fermes expérimentales," annexe au rapport du ministre de l'agriculture pour 1883, qu'il a eu la complaisance de nous envoyer. Le temps nous a manqué pour prendre connaissance de ce document assez volumineux. Nous nous proposons d'en faire une analyse en ce qu'il peut intéresser les cultivateurs de la province de Québec, et nous engageons ceux de nos lecteurs qui par l'intermédiaire de leur député à Ottawa, peuvent se procurer ce document à le faire sans retard. Nos cultivateurs ont tout intérêt à s'instruire. Ceux de la province de Québec sont malheureusement trop éloignés de ces fermes expérimentales, et il est à regretter qu'il n'y en ait pas une au centre de notre province, que nos cultivateurs puissent visiter sans trop de dérangement. Ces visites seraient instructives, et l'agriculture comme toutes les industries a besoin de se tenir au courant de tous les progrès modernes.

Clôture de l'Exposition de Paris.

Sic transit gloria mundi, c'est ainsi que s'évanouit la gloire de ce monde. Rien n'est plus vrai, non seulement pour l'Exposition mais pour toute les choses d'ici-bas. Les hommes oublient facilement, même les événements les plus considérables, et seuls les intéressés se souviennent des succès obtenus ou des déceptions subies, ce qui arrive souvent, alors surtout que les membres des divers jurys ne sont pas toujours choisis convenablement et qu'ils laissent à désirer beaucoup, sous le rapport de la compétence. Nous avons vu des produits très remarquables laissés de côté, et des décorations accordées à des individus, on ne sait vraiment pas pourquoi ; nous le savons bien, mais nous nous abstenons d'entrer dans des détails, le plus souvent fâcheux et toujours irritants. Il était cependant bien facile de reconnaître les vrais mérites ; mais il fallait, pour cela laisser de côté tous tous les sentiments de camaraderie et de politique, car l'agriculture et l'industrie sont des terrains entièrement neutres.

C'est égal ! les portes de l'Exposition sont fermées depuis quelques jours, et quelques un déclarent que la grande foire est terminée. Il ne faudrait cependant rien exagérer, et peut-être, pour se tenir dans la vérité, faudrait-il appliquer à cette grande manifestation les deux vers célèbres qu'un poète écrivit au sujet de Napoléon Ier :

Il a fait trop de mal, pour en dire du bien.

Il a fait trop de bien, pour en dire du mal.

On ne peut certainement pas nier le succès de l'Exposition, qui a coûté des sommes énormes et, que l'on pouvait faire aussi brillante, en dépensant beaucoup moins ; cette Exposition, surtout française, quoiqu'internationale a été bien réussie, cependant il ne faut rien exagérer comme le font les intéressés ou des hommes chez lesquels les passions politiques ou autres dominent.

Il faut faire deux parts dans ce succès : 1o celle de la France qui a contribué tout entière à son éclat, qui a fourni tout ce qu'elle avait de plus beau dans le domaine de l'agriculture, de l'industrie, de la mécanique, des arts et qui a mis tous son génie dans cette gigantesque entreprise ; 2o Il n'en a pas été de même pour la part prise par les délégués officiels et les entrepreneurs des fêtes nationales. Cette part, comme le dit avec raison un grand journal de Paris, c'est le côté immoral et artificiel de cette grande foire : ce sont les côtés trompe-l'œil, les accessoires non pas séduisants, mais perfidement démoralisateurs de spectacles souvent absurdes et ridicules, de décors exagérés, de choses créées pour charmer les yeux, les sens, négation complète, de ce que doit être une Exposition qui devait, surtout avoir pour objectif d'instruire, d'ouvrir les intelligences, d'élever l'esprit et de fortifier les âmes d'une grande nation, et surtout de montrer aux peuples ce qu'est la France et ce qu'elle peut devenir, de montrer enfin que notre beau pays marche à la tête du progrès et de la civilisation. Voilà le but vraiment utile ! A-t-il été atteint ? on peut en douter.

Malheureusement, avec notre organisation sociale qui laisse beaucoup à désirer, ce sont ces attractions malsaines, tout à fait singulières, ces hors d'œuvre, ces exhibitions exotiques exagérées, le crysocale, les chinoiserries dégoûtantes de la rue du Caire qui ont été l'attraction principale et en fait, en grande partie, pour le commun des visiteurs l'attraction principale et le succès de cette exhibition et, sous ce rapport, on peut dire avec regret, que le succès n'a pas été du meilleur aloi. Le public très nombreux, c'était facile à voir, a malheureusement laissé de côté les choses les plus sérieuses, les plus utiles, les plus instructives pour se ruer sur des objets, sur des attractions relevant bien davantage d'une mise en scène théâtrale, souvent peu morale, que d'une Exposition qui devait être consacrée au labeur et au génie d'une grande nation.

La danse du ventre, ces mastroquets, ces marchands d'orviétans que l'on rencontrait à tous les pas, se livrant à toutes sortes de parades pour débiter leur marchandise plus ou moins suspectes ont fait grand tort à l'industrie sérieuse. Cette ignoble rue du Caire dont on pouvait bien se passer a été plus appréciée que les arts libéraux ou les arts décoratifs. C'est là que se produisait tous les jours une orgie dégoûtante.

Cependant l'Exposition universelle devait avoir le double but d'instruire et de moraliser : instruire par la vue des grandes choses, œuvres de l'esprit humain, moraliser par les œuvres exceptionnelles qui sont la gloire du génie humain. Il fallait appeler les étrangers pour leur montrer les merveilles de notre agriculture, de notre industrie, de nos arts et pour leur permettre d'établir des comparaisons utiles laissant dans l'esprit des souvenirs ineffaçables. Il ne faut pas mélanger les grandes manifestations du génie national avec des parades de foire indignes d'un peuple qui se respecte. C'est faire peu de cas de certaines œuvres sublimes sur lesquelles s'appuie la civilisation et la gloire d'un pays. Malheureusement, on trouve dans le monde plus de saltimbanques que de gens sérieux, c'est pour cela qu'il serait utile de ramener les premiers, en donnant de bons exemples.

Autre chose maintenant : Il faut chercher le côté utile et se demander à qui a profité l'Exposition.

Consultons d'abord les commerçants de Paris : Presque tous répondront que tout le mouvement d'affaires s'est concentré à l'intérieur et aux environs de l'Exposition ; c'est un déplacement qui s'est produit. Sans aucun doute les restaurateurs, les cafetiers, les brassiers, les mastroquets, l'industrie de la bimbelerie qui avaient établi des comptoirs permanents dans une foule de pavillons, n'ont pas eu à se plaindre, puisqu'ils ont réalisé des bénéfices assez forts, en vendant à des prix très élevés ; mais ce n'était pas là précisément, le but de l'Exposition, car il fallait viser beaucoup plus haut.

Au point de vue commercial, le succès de l'Exposition n'est qu'une fantasmagorie, et il serait peut-être difficile de démontrer que cette manifestation ait exercé une influence sérieuse sur le mouvement des transactions. Au point de vue industriel, l'utilité des expositions ne s'est

jamais moins fait sentir ; car, avec les chemins de fer les progrès de la navigation, toutes les facilités de communications, les télégraphes, les téléphones, etc., il est facile de se rendre compte, de tout voir sur les lieux mêmes, d'aller visiter les grands ateliers de construction, de se rendre dans les manufactures diverses et de faire des choix de produits dans les conditions les meilleures et puis d'établir des relations, en quelque sorte directes par le télégraphe et le téléphone.

Les expositions, si on consulte de nombreux industriels et beaucoup de producteurs, on doit en conclure que ces sortes d'expositions constituent une pure duperie, car, en définitive, elles livrent aux étrangers et même à des voisins, des concurrents, le secret des fabrications qu'ils s'empressent de copier ou de contrefaire, pour faire aux inventeurs, à ceux qui ont perfectionné leur industrie une concurrence terrible, de sorte qu'ils ont mis les marmons au feu et ce ne sont pas toujours eux qui les mangent. Ainsi va le monde ! Et ce qu'il y a de mieux, c'est de se mettre à l'abri de tous ces chercheurs, de tous ces contrefacteurs qui dépoillent le travailleur et ne lui laissent souvent que les yeux pour pleurer. Les expositions constituent le domaine des aventuriers cherchant à se parer de la plume du paon. Donc, à l'exception de quelques cabaritiers, d'un certain nombre de restaurateurs, de débitants de liqueurs, d'hôteliers, pour le plus grand nombre Suisses, Anglais, Allemands, etc., qui se sont enrichis à nos dépens, l'industrie et le commerce de Paris, n'ont pas retiré grand profit de l'Exposition.

Il faudrait encore savoir si le peuple y a trouvé quelques avantages. Toutes les denrées alimentaires ont augmenté dans de fortes proportions, tous les objets nécessaires à l'existence ont été payés à des prix beaucoup plus élevés et on se demande avec grande anxiété si ces hauts cours ne se maintiendront pas, de façon à laisser aux consommateurs que de tristes souvenirs.

Les expositions sont un luxe que les peuples, en pleine prospérité, peuvent seuls se passer ; malheureusement la France n'est pas dans ce cas, il s'en faut ; elle aurait, au contraire, besoin de faire des économies pour réparer les fautes commises, par des pouvoirs publics incapables et pas toujours honnêtes.

L'Exposition nous aura appauvri par les dépenses extraordinaires exagérées qu'elle aura provoquées. Le cultivateur, le bourgeois, l'ouvrier qui sont venus à Paris avec leurs femmes, leurs enfants, amorcés par l'alléchant et trompeuse séduction des parcours à prix réduit sont venus dépenser à Paris leurs économies ; ils auront même fait des dettes et, sans aucun doute, toutes ces dépenses auraient été mieux employées à l'achat d'un instrument, d'un outil qui aurait servi à faire leurs labours dans de meilleures conditions, à battre leurs grains, etc., à diminuer ainsi le prix de la main d'œuvre, à augmenter les rendements ou bien à réparer une partie endommagée de leurs bâtiments. D'autres se sont privés de l'achat d'un bœuf, d'une vache, afin de combler le vide fait à leurs épargnes, quand épargnes il y a, pour faire ce dispendieux voyage de Paris,

Si l'Exposition n'a été qu'un leurre pour la majeure partie de la population parisienne, pour le commerce, à part 3 ou 4 grands magasins; si elle n'a été qu'une déception pour le commerce et l'industrie, en France; si elle n'a pas été, il s'en faut, une œuvre de moralisation; si elle a été profitable à quelques Parisiens au détriment de nos campagnes dans lesquelles l'argent dépensé à Paris ne circulera pas; si elle a surtout profité aux étrangers, à qui la plus large part a été faite dans la distribution des récompenses, on peut dire qu'elle a été profitable au gouvernement qui en a fait un instrument de propagande électorale et sur laquelle il a basé son échafaudage d'élections, avant que le peuple ait pu s'apercevoir qu'elle n'était qu'une duperie, une entreprise sans utilité pratique, une parade inventée pour exciter les sens, au lieu d'être une œuvre patriotique, bienfaisante, rémunératrice et civilisatrice.

Il en sera de cette Exposition comme des drapeaux de théâtre: elle aura jeté son clinquant au mirage des fontaines lumineuses et à la lueur des projecteurs électriques et éphémères de la tour Eiffel.

Maintenant que le rideau est tombé sur cette fantasmagorie, on ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle n'a pas servi à grand'chose parce qu'elle n'a pas été inspirée par des sentiments en rapport avec la grandeur de la France. On a voulu faire croire à une prospérité qui n'existait pas.

Comme la fourmi, dit un grand journal de Paris, l'Autorité, l'Exposition a chanté tout l'été. Gare lorsque la bise sera venue et que le peuple aura fini. Lorsque les ateliers vont chômer, quand la misère va s'installer au chevet du pauvre, on regrettera vivement les énormes sommes dépensées et il n'est pas probable que ce peuple se console de son infortune, en pensant qu'on s'est bien amusé tout l'été et qu'on a chanté, à l'exemple de la cigale.

Fraichement n'aurait-on pas pu employer bien plus utilement les sommes énormes, colossales qui ont été englouties dans cette fantastique Exposition soit par l'Etat, soit par la ville, soit par les exposants! Que de choses on aurait pu faire avec ces millions pour encourager l'agriculture, l'industrie, ces deux grandes puissances de l'avenir, qui produisent chaque jour pour donner à la France la prospérité la plus florissante.

Sic transit gloria mundi, tandis que les grandes choses ne disparaissent jamais, et contribuent pour une large part au progrès de la civilisation. Tous les efforts doivent se réunir, pour atteindre ce but.

A. DE LAVALETTE.

Choses et autres.

Les dernières élections de la Presse ont donné le résultat suivant:

Prés.-honoraire, M. Léger Brousseau; vice-prés.-honoraire, M. J. A. Chagnon, du Journal de Waterloo et M. L. F. Morisson, de l'Union de St. Hyacinthe; président-actif, M. Thomas Chapaïs; vice-président-actif, M. L. J. Demers et M. Fancher de St. Maurice; secrétaire, N. E. Dionne; assistant-secrétaire, M. Frank Carrel; trésorier, M. S. Marcotte; bibliothécaire, M. N. Levassour.

On vient d'inventer une machine à calculer. Cette machine fait les additions, les multiplications, les divisions avec une grande rapidité. S'agit-il d'une multiplication? Un tour de roue donne le produit du premier chiffre du multiplicateur, un second, le produit du deuxième, un dernier le produit du total. L'instrument ne se trompe jamais, cela va sans dire; il suffit de lire exactement les résultats. Il est appelé à rendre des services dans les administrations, les banques, chez les industriels et les commerçants.

RECETTE

Comment on prévient sûrement la pourriture de la pomme de terre.

Moyen indiqué par un agronome philanthrope de toute compétence.—Le procédé est, d'ailleurs, à la portée aussi bien de la grande que la petite culture.

Avant de les confier à la terre, il faut avoir soin: 1° De percer,—longitudinalement,—chaque tubercule destiné à la plantation, soit avec une longue aiguille emmanchée d'une façon quelconque, soit avec une alène très fine et pareillement assez longue. (Tout enfant peut se livrer à ce genre de travail); 2° De laisser tremper les pommes de terre,—pendant 24 heures,—dans un bain composé de 2 livres de sulfate de cuivre (vitriol bleu) dissous dans 100 à 150 pintes d'eau; 3° Aussitôt retirées de la dissolution, les rouler dans de la chaux éteinte en poudre. La plantation, indifféremment, se peut faire de suite, ou être retardée un ou deux mois; seulement en ce dernier cas, il est indispensable de déposer les tubercules traités en un lieu sec,—grenier, aire de grange, par exemple,—et de les couvrir de paille ou de foin, de manière à les soustraire aux atteintes des gelées.

CANADA

Province de Québec, } **DANS LA COUR SUPÉRIEURE,**
District de Kamouraska. }

Le neuf décembre mil huit cent quatre-vingt-neuf.

DAME ROSALIE VIRGINIE MOREAULT, de la ville de Fraserville, veuve de George Pelletier, en son vivant marchand du même lieu.

Demanderesse;

et

GÉDÉON SOUCY, cultivateur, ci-devant de la paroisse de St-Modeste dans le district susdit, maintenant aux Etats-Unis d'Amérique.

Défendeur.

Il est ordonné aux défendeur de comparaitre dans les deux mois.

BUREAU DU PROTONOTAIRE, }
Ville de Fraserville. }

PELLETIER & PERRAULT,
P. C. S.

S. C. RIOU,
Avocat de la Demanderesse.
11 décembre 1889.—2.

POUR 25 CENTS

La Librairie J. B. ROLLAND & FILS

6 à 14, rue Saint-Vincent, Montreal.

Adressera franco à toute personne qui enverra la somme ci-dessus:

1o L'Almanach agricole, pour 1890; 2o L'Almanach des familles, pour 1890; 3o Le Calendrier de la Puissance, pour 1890; 4o Au coin du feu, nouvelles, récits et légendes.

Adressez sans retard votre demande et vous recevrez franco, par la poste, ces articles

POUR 25 CENTS

5 décembre 1889.—2.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1889--Arrangement pour la saison d'hiver--1890.

Le et après lundi, 18 novembre 1889 les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

Pour Lévis.....	24.34
Pour Lévis.....	9.54
Pour Lévis.....	10.43
Pour la Rivière-du-Loup.....	12.48
Pour Halifax et St-John.....	16.56
Pour la Rivière-du-Loup.....	22.33

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, S'intendant en chef

Bureau du chemin de fer.

Moncton, N. Bk., Novembre 1889.

Ferme St-Gabriel

J. ISRAEL TARTE & FRERE

Cette exploitation agricole a obtenu, à la dernière exposition provinciale :

- I. Un diplôme pour le meilleur troupeau de vaches canadiennes.
- II. Le premier prix pour la meilleure vache laitière canadienne de quatre ans et plus.
- III. Le premier prix pour la meilleure taure canadienne de trois ans.
- IV. Le premier prix pour la meilleure génisse canadienne.
- V. Le premier prix pour la meilleure génisse au dessus de six mois.
- VI. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de trois ans.
- VII. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de tout âge.
- VIII. Le second prix dans la classe des taureaux Jersey pur sang au-dessus de quatre ans.
- IX. Le second prix dans la classe des taureaux canadiens d'un an.

SPECIALITÉ.—Elevage du bétail Canadien en vue de la production du beurre.

A vendre, en ce moment, un TAUREAU JERSEY, GENISSES et TAUREAU de l'an dernier, quelques VEAUX du printemps, mâles et femelles.

CHEVAUX PERCHERONS, NORMANDS ET BRETONS;

BETAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRES ET CHESTER BLANC,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

30, Rue St Jacques, MONTREAL

TURGEON & CARROLL

AVOCATS.

No. 23, Rue St-Pierre, Basse-Ville, QUÉBEC

A. TURGEON

H. G. CARROLL

BUREAU A KAMOURASKA : du 13 au 16 et du 28 au 30 de chaque mois

SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

The Scientific American, published by M.M. Munn & C

New-York, dor chaque semaine à lecteurs les renseignements les plus co

ARCHITECTS & BUILDERS

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences of public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

Edition of Scientific American. des diverses améliorations mécaniques, découvertes scientifiques intéressantes, les industries etc.; et on ne saurait trouver un meilleur moyen de suivre le progrès des sciences dans le monde entier en lisant assidûment cette intéressante publication.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO. who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

arts, les industries etc.; et on ne saurait trouver un meilleur moyen de suivre le progrès des sciences dans le monde entier en lisant assidûment cette intéressante publication.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO. and procure immediate protection. Send for Handbook.

arts, les industries etc.; et on ne saurait trouver un meilleur moyen de suivre le progrès des sciences dans le monde entier en lisant assidûment cette intéressante publication.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address MUNN & CO., Patent Solicitors. GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

LE PRIX COURANT

Journal hebdomadaire

Sous le patronage de la Société d'industrie laitière de la Province de Québec.

Journal du Commerce, de la France, de l'Industrie, et de la Propriété foncière et des Assurances.

Bureau : No. 32, rue St Gabriel, Montréal.

Prix d'abonnement: Montréal, par an \$2; Canada et les Etats-Unis, \$1.50; France, francs 12.50.

Publié par "La Société de publication commerciale."

MONIER ET HELBRONNER, Gérants, à Montréal

HARAS NATIONAL

BUREAU : 30, Rue St-Jacques, MONTREAL

FERME : OUTREMONT, près Montréal.

CHEVAUX FRANÇAIS

TROISIÈME IMPORTATION

Normands, Percherons, Bretons.

Avis aux Sociétés d'agriculture, aux Cercles agricoles et aux cultivateurs.

Tout en continuant la vente des étalons, la Compagnie du Haras National est prête à en placer quelques-uns dans les comtés, sous la garde de ses serviteurs, les louant pour la saison.

Montréal, 1er avril 1889.

LOUIS BEAUBIEN, Président de la Compagnie.

R. AUZIAS TURENNE, Gérant.

18 Avril 1889.—24.